

Enfer

Une bibliothèque m'avait toujours paru comme une geôle où se mêlent des fragments épars de souvenirs... Les échos d'un passé rugissant y résonnaient par les mots dans notre esprit. Chaque auteur, à sa manière, dévoilait un monde intérieur parsemé de ses craintes et de ses espoirs. D'un même sujet, l'on pouvait ainsi tirer mille esquisses différentes, chacune réinventant le monde à sa manière. Pourtant, toutes exhalaient ce même parfum d'hier propre aux vieux ouvrages. Moi qui n'étais jamais parvenu à manier la plume, je me cantonnais, chaque dimanche, à l'admiration béate des quelques Camus, Balzac et Stendhal qui jonchaient les étagères et me surveillaient d'un air impavide, dans l'espoir de pouvoir converser avec l'un d'eux par l'intermédiaire de leurs écrits. Seulement, ma soif de parole n'avait jamais été repue, et je commençais à connaître chaque rayonnage comme ma poche.

J'errais donc souvent entre les étagères, en quête de livres méconnus, telle une bête assoiffée. Et, un jour où le bâtiment semblait plus vide qu'à l'ordinaire, je découvris l'existence d'une réserve. Comme à mon habitude, j'étais venu seul : le commun des mortels ne m'avait jamais touché. Je n'aimais personne et personne ne m'affectionnait. J'aurais pu mourir et me momifier sans que personne ne me retrouve ! Cette solitude expliquait peut-être mon affinité avec la parole des défunts...

Tandis que je me baladais entre les étagères, à la recherche des rares œuvres qui ne m'étaient pas encore passées entre les mains, je surpris une discussion entre deux bibliothécaires.

— Tu penses que le nouveau aura le courage d'aller trier l'Enfer ?

Les employés ne purent s'empêcher de rire à gorge déployée. L'Enfer ? S'agissait-il d'une plaisanterie entre collègues ? Je repensai à tous les mythes qui cernaient les bibliothèques de mystères. Selon l'un d'entre eux, des livres inclassables, interdits à la lecture, étaient conservés dans des sections secrètes de ces bâtiments publics. Pouvait-on donc trouver une réserve de ce type en ces lieux ? Impossible... N'était-ce pas qu'une simple légende ? Et pourtant, je rêvais déjà des innombrables secrets qui pouvaient se dissimuler dans cette pièce nébuleuse...

La semaine suivante, je me promis de découvrir si cet Enfer existait, coûte que coûte : puisque j'avais exploré tout ce que l'on m'autorisait à lire, je lirais ce qu'on m'interdisait de découvrir. J'avais passé toute la journée à relire Cervantès au *Café des Vosges*, si bien que le serveur, attentif et dévoué, avait fini par me porter de nouveaux verres d'alcool sans prendre la peine de vérifier si j'en souhaitais encore.

Le soir-même, enivré, à peine conscient de mes actes, je me rendis dans le bâtiment juste avant la fermeture. Les lumières étaient à demi éteintes. Je m'enfermai dans un cagibi. Puisque personne n'aurait jamais songé à voler une bibliothèque de village, d'autant que les livres ne représentaient pas une denrée particulièrement prisée sur le marché noir, aucun gardien ne rôdait entre les étagères après le départ de la dernière employée, qui prenait néanmoins soin de quelques ultimes dispositions avant de quitter les lieux. C'est ainsi que je me retrouvai seul, prisonnier de l'édifice. Ma montre indiquait vingt heures.

Quittant ma cachette, je me ruai dans les couloirs, à la recherche de la porte ouvrant sur l'Enfer. Les bibliothèques, une fois vides, exhument la mort : plumes défuntes, livres archaïques, textes historiques peuplent le temps dans un silence mortifère. Passant mes mains à l'aveugle sur les rangées d'ouvrages, je me perdais, grelottant, dans les méandres de la bibliothèque, parmi les innombrables rayons formant des corridors sinueux, telles les entrailles d'un labyrinthe qui se refermait sur moi.

Et, soudain, mes mains frôlèrent une surface rugueuse comme du roc. Là se dressait, perçant le mur comme un couteau, une sombre porte de métal, que je n'avais

jamais vue auparavant. Comme si elle paraissait une fois la nuit tombée. Adossé à cet accès méconnu, siégeait le portrait cadavérique d'un auteur dont je ne parvins à deviner l'identité qu'après de longues secondes d'observation. Dostoïevski.

Je me précipitai vers le secrétariat pour y prendre les clefs de l'Enfer, un nom qui éveillait en moi une folie grandissante. Mes veines s'embrasaient lentement. Le venin fatal de ma soif de savoir s'y répandait tel un poison. Dans un tiroir, je discernai un double dissimulé entre deux documents relatifs aux dernières adhésions.

Alors que je m'apprêtais à ouvrir la porte, je crus percevoir des murmures de l'autre côté du mur. Je sursautai, et je sentis ma montre tomber au sol dans l'affolement. Un homme se terrait-il dans cette caverne énigmatique ? À moins que ce ne fussent les livres qui respiraient... J'ouvris la porte de fer, qui se referma dans un crissement strident, me plongeant dans l'obscurité la plus totale, et je me jetai dans la salle interdite. Quelques secondes passèrent, après lesquelles de faibles lustres clignotèrent de manière hésitante, refusant de s'éveiller à mon approche. La pièce ne me reconnaissait pas. Elle n'acceptait pas ma présence.

Tandis que mes yeux s'habituèrent à cette lumière, j'entendis les pages desséchées d'ouvrages inconnus craquer sous un courant d'air. Le sol, quant à lui, grinçait comme une forêt sous le poids du vent. Par terre, un tableau enveloppé dans du plastique dépeignait une multitude de plantes bleuâtres et violacées, qui m'admiraient en tendant leurs épines effilochées vers mes iris blanchâtres. Une brise légère traversa la pièce et, l'instant d'une seconde, je crus voir les végétaux valser dans un silence toujours plus douloureux, s'enchevêtrant comme une vaste toile d'araignée.

Je déambulai dans la pièce, me perdant dans un vaste océan de mots. Saisissant un livre au hasard, je caressai sa couverture en lettres d'or. Je commençais à me noyer dans les abysses de ses pages lorsqu'un râle étouffé, marquant une respiration saccadée, emplît la pièce. Je me retournai, en quête de l'homme qui avait produit cette plainte désespérée : j'étais seul.

Devant moi se tenait une table en bois sur laquelle ronflait un manuscrit inachevé. Et au milieu des feuillettes pâles, valsait... une plume ! Elle s'adonnait à noircir le papier sans qu'une main n'arbitre ses pas ! Impossible ! Je m'en approchai en retenant mon souffle. Je parvins à déchiffrer un nom : Nétotchka. Il s'agissait du personnage principal d'un roman inachevé de Dostoïevski. Une ombre m'enserra : les livres agitaient leurs pages dans mon dos. Pourtant, pas une brise ne transperçait les lieux.

Soudain, une voix s'éleva au milieu du vide. Une voix de métal, qui me frappa en plein cœur telle la lame effilée d'une lance.

– Vous avez toujours désiré apprendre de la littérature, sans vous douter que c'est la littérature qui apprenait de vous : nous, écrivains, ne sommes pas à la recherche de lecteurs pour qu'ils s'alimentent de notre doctrine. Au contraire, c'est nous qui nous nourrissons des lecteurs, de même que les penseurs ne pourraient philosopher sans dévorer les rêves et les craintes de l'humanité.

Tandis que je cherchais qui pouvait bien s'exprimer en ces mots, une flamme s'éveilla, enflammant mon âme ainsi que la plume fantomatique, qui s'embrasa devant mes yeux abasourdis. Je sursautai et manquai de pousser un cri, que le village entier aurait pu percevoir.

– Qui me... qui me parle ?

Un rire jaune fit vibrer les murs, et j'eus la soudaine impression que les livres se mêlaient, par de sombres murmures, à cette mascarade sonore.

– Un défunt impatient d'achever son œuvre pour enfin trouver la paix.

Un visage noirâtre apparut derrière les formes dansantes de la bougie rougeâtre. Une figure blafarde, comme celle de la mort. Bonté divine ! Était-ce là l'ombre d'un

fantôme ? Et ce repaire inquisiteur, s'agissait-il de son antre ? L'air se faisait dense et lourd et la pièce me paraissait une gorge étroite avalant toute vie et toute lumière. Les étagères, tel un ciel funeste, se renfermaient lentement sur moi.

– Vous me discernez, à présent..., reprit la voix chantante. C'est donc que vous êtes de ces élus qui pourraient apprendre à croire en l'indicible, au-delà des mots...

La chaise avait laissé place à une barbe broussailleuse, semblable à de l'encre qu'on aurait jeté sur une page vierge, surmontée de petits yeux aux sourcils froncés. Dostoïevski en personne me scrutait d'un œil noir, emporté dans ses pensées ébène.

– Ces élus qui rêvent de devenir un cosmos à eux seul, grinça l'auteur à la voix de basse.

Un battement mystique résonnait dans la pièce tandis que les livres paraissaient quitter leurs étagères pour m'envelopper en susurrant des insanités à mon oreille.

– Si les autres humains manifestent ce désir par leur volonté de se faire connaître aux quatre coins de l'univers, nous autres préférons nous attacher à nos forêts intérieures. Cela nous vaut l'admiration des mortels. Parce que nous, par les souvenirs que nous laissons sur terre, savons résonner dans l'éternité.

Le battement se poursuivait, et je ressentis comme l'impression d'avoir déjà perçu ce son. Je posai la main sur ma poitrine. Mon cœur ! Voilà ce qui résonnait jusqu'aux pages arrachées qui me ceinturaient dans une infâme bouillie de mots : mon cœur ! Quant à l'écrivain, son visage ténébreux semblait se décomposer au fil de son discours, comme si *la mort* le rappelait à l'œuvre...

– Si vous admirez les auteurs, n'est-ce pas parce que vous rêvez, vous aussi, de l'immortalité ? Le résultat est pourtant le même : le couperet n'en tombe pas moins. Mais une trace de votre existence subsiste. Et c'est cela que chacun recherche.

Je ne sus lui répondre. L'espace d'une seconde, je crus perdre le sens de ce que nous nommons « littérature ». Mon cœur continuait de battre à pleine allure et les livres de se débattre dans une danse endiablée. Je sentis qu'une force indicible prenait peu à peu possession de mon esprit pour y déceler mes plus profondes volontés.

– Vous ne sauriez le dire, reprit l'écrivain de sa voix éthérée. Mais oui, voilà ce à quoi vous aspirez... L'indéfini, l'éternel. Le chaos. Et cela, je peux vous l'offrir...

Je reculai vers la porte, une main portée à ma bouche, et je m'abattis contre une étagère dont les livres s'effondrèrent au sol. Des pages arrachées voletèrent devant mes yeux, emmêlant les mots tout en faisant défiler les chapitres et les noms d'auteurs.

– N'ayez crainte, reprit l'auteur, tandis que des feuilles s'enchevêtraient dans sa longue barbe. Prenez courage. L'immortalité est douce...

Il me tendit une main ferme que je saisis sans hésiter, entraîné par une force ineffable. Dans un silence étouffé, il me tira à travers l'obscurité. La pièce s'effondra autour de nous, engloutie par des ombres vivaces dévorant livres et souvenirs. Une brume glaciale envahit mes poumons, et je sentis, au creux de mes viscères, mon humanité se dissoudre, remplacée par une langueur intemporelle. Alors, le murmure de l'immortalité, cet entremêlement de possibles auquel j'avais toujours rêvé de goûter, m'emporta...

Le lendemain, à l'ouverture, l'agente d'accueil eut grand mal à remettre la main sur les clés de la bibliothèque. Inspectant chaque recoin du bâtiment, elle finit par les retrouver, abandonnées au sol aux côtés d'une montre fracturée indiquant vingt-heures trente. Sur un mur trônait un portrait de Dostoïevski. Derrière l'écrivain barbu remuait une large silhouette semblable à la lueur d'une flamme. Deux yeux rougeâtres et une expression d'horreur décomposaient son visage. Cette ombre n'était pas celle de l'auteur.